

prenait en Europe la consommation, malgré les nouveaux débouchés qu'offraient l'Afrique et le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puisque son produit n'augmenta pas, quoique les marchandises eussent presque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élèvent pas au-dessus de quarante à quarante-cinq millions, somme qu'elles donnaient il y a soixante ans, et même plus long-temps.

On y trouve des toiles, du thé, de la soie, des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du salpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du sucre, des bois de teinture, quelques autres objets plus ou moins considérables, achetés dans les différens marchés de l'Asie, ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions, ces marchandises sont aussi la plupart fournies par celles des nations européennes qui ont formé des liaisons aux Indes. Il n'y a guère que la cannelle, le girofle, la muscade, le macis, dont la consommation s'élève annuellement à douze millions, qui appartiennent exclusivement aux ventes hollandaises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouverait rétabli pour quelque temps. Nous disons pour quelque temps, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, et l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont

les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, et qu'il faut réparer continuellement.

Quand même il serait possible que la compagnie trouvât un remède efficace et durable aux maux qui la fatiguent depuis si long-temps, elle n'en serait pas moins menacée de perdre ses possessions. La manière dont sont composées ses forces de terre et de mer rend ce malheur comme inévitable.

Ce corps a un fonds d'environ cent navires de six cents à mille tonneaux. Tous les ans il en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, et en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles, si l'on excepte celle du Japon, n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément; mais, pour revenir, ils forment toujours au Cap deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent, et les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée pour éviter les croisières ennemies; on a continué à s'en servir en temps de paix pour empêcher la contrebande. Il ne paraissait pas aisé d'engager des équipages qui sortaient d'un climat brûlant, à braver les frimas du nord; deux mois de gratification surmontèrent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou

xxv.  
Malheurs qui  
menacent la  
compagnie.



les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs tentèrent de la supprimer ; ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de ce corps puissant, et gémit de son privilège. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mousques. Ils sont pilotes, ils sont manœuvriers ; mais ils n'ont pas la première idée des évolutions navales. D'ailleurs les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inspirer à l'espèce d'hommes qui leur est soumise.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe devraient avoir de l'intrépidité ; mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple qui n'est que marchand a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, achève de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de faiblesse et d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre et de mer.

Il n'existe peut-être pas dans les gouvernemens les moins libres une manière de se procurer des

matelots et des soldats moins honnête et plus vicieuse que celle qui depuis long-temps est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'âmes*, toujours en activité sur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent partout des hommes crédules qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes sous l'espérance d'une fortune rapide et considérable. Ceux qui se laissent leurrer par cet appât sont enrôlés, et reçoivent deux mois de paie qu'on livre toujours à leur séducteur. Ils forment un engagement de 300 liv. au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtements, qu'on peut estimer le dixième de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-temps pour que leur solde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, et avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers siècles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie et de l'adresse. Mais on ne saurait trop avertir des républicains que ce n'est là qu'un état précaire, et que les moyens les mieux combinés en politique ne résistent pas toujours au torrent de la violence et des circonstances. La sûreté de la compagnie



exigerait des troupes composées de citoyens ; mais cet ordre de choses n'est point praticable. La dépopulation de la Hollande en serait une suite nécessaire. Le gouvernement s'y opposerait, et dirait à ce corps déjà trop favorisé :

« La défense et la conservation de notre pays  
 « nous est tout autrement à cœur que le bon  
 « ordre de vos affaires. A quoi nous servirait l'or  
 « dont vos flottes reviendraient chargées, si nos provinces  
 « devenaient désertes ? Si nous renonçons  
 « jamais au service des étrangers, ce sera dans  
 « nos armées et non sur vos vaisseaux que nous  
 « les remplacerons. N'expatrions, n'exposons à  
 « la mort que le moins de nos concitoyens qu'il  
 « sera possible. Les chefs de nos comptoirs sont  
 « assez opulens pour se garantir, par tous les  
 « moyens connus, des funestes influences d'un  
 « climat empesté. Et que nous importe que des  
 « Allemands, auxquels d'autres Allemands succé-  
 « deront, périssent ou ne périssent pas, s'il  
 « s'en trouve toujours assez que la misère chas-  
 « sera de leur patrie, et qui se laisseront bercer  
 « d'une fortune qu'ils ne feront point ? Leur paie  
 « cesse au moment où ils expirent ; nos coffres  
 « continuent à se remplir, et nos provinces ne se  
 « vident point. La compagnie n'a de sûreté que  
 « celle de la république ; et où sera celle de la  
 « république, si, par une dépopulation constante,  
 « nous réduisons notre contrée à la misérable  
 « condition de nos colonies ? »

La compagnie ne sera jamais donc servie que par des troupes étrangères, et jamais elle ne parviendra à leur inspirer cet esprit public, cet enthousiasme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps est toujours à cet égard comme un gouvernement qui ne doit jamais conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, et que la solde lui soit payée en actions. Alors, les intérêts personnels, loin d'affaiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Ses établissemens de l'Inde sont tous sans défense. Dans aucun de ses ports ne se voit un vaisseau de ligne, et il serait impossible d'armer en guerre les bâtimens marchands. Les plus forts de ceux qui font leur retour en Europe n'ont pas cent hommes ; et, en réunissant ce qui est dispersé sur ceux qui naviguent dans les mers d'Asie, on ne trouverait pas de quoi former un seul équipage. Indépendamment des bataillons indiens, plus



nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, la compagnie entretenait autrefois dans ses possessions sept mille soldats européens. La mortalité était si grande parmi eux, qu'il en fallait quatre ou cinq mille chaque année pour remplacer ce qui avait malheureusement péri. La difficulté de se procurer tant de recrues, ou ce qu'il en coûtait pour les obtenir, a fait successivement réduire cette milice à trois mille hommes pris au hasard, dont voici la distribution : cinq cents sont placés au Cap, deux cents au Malabar, deux cent cinquante au Coromandel ou dans le Bengale, cinq cents à Ceylan, cent cinquante à Sumatra ou à Malacca ; quatre cents à Bornéo, à Timor, à Célèbes ou aux Moluques ; mille à Java. Il est possible que ces faibles garnisons soient suffisantes pour contenir les naturels du pays découragés par l'habitude d'une soumission aveugle ; mais pourraient-elles quelque chose contre un ennemi ambitieux et intrépide.

Si la Hollande eût bien connu ses intérêts, elle aurait donné pour base à sa puissance dans l'Inde son établissement au Cap de Bonne-Espérance. Sa position, son climat, son étendue, le genre de ses cultures, tout y appelait une population nombreuse et vigoureuse qu'on aurait pu facilement porter où le besoin l'aurait exigé. Malheureusement le monopole craignit que sa souveraineté ne fût pas de longue durée, si les individus se multipliaient beaucoup à cette pointe de

l'Afrique, et il en arrêta les progrès aussitôt qu'il y vit des rafraîchissemens pour ses navigateurs. Ainsi, bien loin d'être en état de secourir les autres colonies, elle est exposée elle-même à l'invasion. Les batteries des redoutes placées aux deux côtés de la baie qui conduit à la capitale seraient aisément démontées par de gros vaisseaux, qui peuvent mouiller assez près de la côte pour les réduire en cendres. Le fort élevé près du rivage aurait le même sort ; il résisterait encore moins au plus faible ennemi qui l'attaquerait par terre. Construit sans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou six cents défenseurs, il serait nécessairement soumis en moins d'un jour avec quelques bombes. Une ville ouverte, et habitée par des hommes timides et intéressés, ne songerait pas même à la moindre résistance. Les colons, dispersés dans un grand espace, et séparés les uns des autres par des déserts, n'auraient pas le temps de venir au secours. Peut-être ne le voudraient-ils pas, quand ils le pourraient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression sous laquelle ils gémissent leur fait désirer un changement de domination.

L'escadre, que sa conquête n'aurait pas arrêtée vingt-quatre heures, tournerait ses voiles vers Batavia avec les deux ou trois régimens qu'elle porterait. Ce ne serait point par mer qu'on attaquerait cette cité célèbre. Sous ses murs l'eau est généralement si basse, que les grands bâtimens ne



pourraient jamais assez approcher des fortifications pour les foudroyer. Mais sur des côtes plates, partout accessibles pour des chaloupes, il faut regarder la descente comme exécutée.

L'assaillant une fois établi à terre ne trouverait qu'une ville d'une lieue de circonférence, défendue par un double fossé plus ou moins profond, par un rempart peu élevé, et qui tombe en ruine; par une citadelle irrégulière et mal entretenue; par quelques Indiens sans valeur et sans expérience, ramassés dans divers pays; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort, et commandées par des officiers qu'elles n'estiment pas, et ne peuvent pas estimer. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteraient des hommes accoutumés à prodiguer leur sang et animés par l'espoir d'un butin immense? Non, sans doute: aussi l'espoir des Hollandais a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier que la moitié des soldats qu'on y porte de nos contrées périt dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort languissent dans les hôpitaux; à peine en reste-t-il le quart qui puisse faire le service. Les chefs du gouvernement se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale, qui est toujours aisée, ils creuseraient un tombeau aux assiégeans, ou les forceraient à se remorquer. Les aveugles! qui ne voient pas que tous ces

moyens de ruine ont besoin du secours du temps, et que la prise de la place ne serait qu'un coup de main pour une nation aguerrie et entreprenante.

Le Cap et Batavia pris, comment les autres colonies pourraient-elles espérer de se défendre? N'est-il pas certain que les moins fortes ou les moins heureuses se présenteraient d'elles-mêmes au joug, et que celles qui jouissent de plus de bonheur ou d'une plus grande consistance n'attendraient qu'une sommation pour se rendre, principalement si le vainqueur n'avait pas déshonoré ses premiers succès par des violences ou par des rapines?

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers qui nous paraissent menacer les grands établissemens que ses navigateurs ont formés aux Indes, elle n'oubliera rien pour y affermir sa domination. Vainement compterait-elle y réussir en corrigeant quelques abus dans l'administration qui en a préparé la ruine. Des palliatifs seraient insuffisans où il faut un prompt et puissant remède. Les mers d'Asie doivent être ouvertes sans délai à tous les citoyens; sans délai l'état doit se charger du gouvernement et de la défense d'une de ses plus importantes possessions.

On ne niera pas que le monopole n'ait produit quelques avantages à la puissance qui l'a accordé. Dès l'origine il acheta son privilège, et en a chère-

xxvi.  
Motifs que  
peut avoir la  
république  
de ne pas  
laisser périr  
la compa-  
gnie.